

Avant-propos

La polysémie des termes « romantisme » ou « romantique(s) » est bien connue. Elle est notamment de nature géographique, mais aussi et par conséquent de nature esthétique et conceptuelle. Le présent ouvrage collectif tente de s'affronter à cette polysémie en rassemblant des contributions consacrées aux romantismes allemand, français et anglais. Si les contributions ici rassemblées peuvent prétendre à une réelle cohérence, c'est qu'un même thème sous-tend ces recherches : celui de la modernité ou non du romantisme. Il est sans doute aussi aisé qu'intellectuellement paresseux d'entretenir l'image d'un romantisme « anti-moderne », tout occupé à dénoncer les impasses des Lumières. Sans doute ce cliché dédouble-t-il celui d'une imagination consomptive qui investirait un champ poétique extérieur à la raison critique. Ce modèle interprétatif est aussi obsolète que caricatural. Toutefois, il ne s'agit pas de prendre purement et simplement le contre-pied de celui-ci. De quoi pourrait-il s'agir, au demeurant ? L'inversion du lieu commun ne fait pas la pertinence scientifique, cela va de soi. Du reste, les nombreuses lectures du romantisme qui tentent au contraire d'en relever le caractère éminemment « moderne » risquent souvent de faire l'impasse sur les tensions bien réelles qui traversent cette période magistrale, constituant à plus d'un égard un « laboratoire de pensée(s) » qu'on voudrait plutôt dire, pour notre part, *intempestif*.

Un colloque organisé en avril 2007 par le *Cercle romantique* des Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles – rencontre dont certaines contributions de cet ouvrage sont issues – a souhaité pour ainsi dire faire ou refaire un premier « état des lieux » d'une question à laquelle il serait dangereux de répondre trop vite. Il nous semble important de réévaluer sa teneur en dépassant le caractère par trop binaire de la réception contemporaine. Celle-ci a pu tout d'abord montrer que chacune de nos formes artistiques et chacune de nos écritures ne sont que la répétition du retour sur soi du romantisme comme question, jusqu'à l'épuisement et au désœuvrement. A cette lecture postmodernisante s'est opposée la réception d'une certaine philosophie politique, dont le concept parfois flou de « romantisme » sert souvent de prétexte à une dénonciation en règle de tous les communautarismes et nationalismes. D'un côté, le romantisme irait jusqu'à l'effacement du sujet et hanterait la moindre de nos productions, disséminant le sens et mettant à mal la question même de l'œuvrer. De l'autre, il alimenterait nos fantasmes d'une identité originelle et d'une « vérité » *völkisch* que le rationalisme sûr de soi serait incapable d'entendre.

L'une et l'autre ont peut-être fait leur temps. Elles s'opposent, certes, mais dans la mesure où leur point de départ est rigoureusement le même : le romantisme interrogerait la nature du « propre » (le propre de l'œuvre d'art, le propre du sujet, le propre de la communauté, etc.). N'y a-t-il pas place

pour autre chose ? Il nous semble que le romantisme aime se laisser happer par le caractère étrangement prosaïque de l'existence, plus souvent que ne le pense la première réception, qui ne lit dans ses textes que l'épure à la limite désincarnée d'un langage uniquement préoccupé de soi. Symétriquement, reposer la question du romantisme, c'est sans doute accepter de se laisser étonner par son étrange trans-nationalité, voire son cosmopolitisme foncier. Allemands, français et anglais (pour nous en tenir provisoirement à eux) ne cessent d'emprunter les uns aux autres et, si Nerval lit Novalis, ou si Coleridge lit Schelling, ce n'est pas simplement pour *s'approprier* l'étranger, c'est d'abord pour se fondre en lui et se *risquer* à lui. Plonger dans le tourbillon des langues et des traductions, cela signifie aussi bien, pour les romantiques européens, entrer dans le jeu complexe de l'interdisciplinarité, où chaque branche du savoir renvoie à l'autre comme un miroir déformant, et concourt à une interrogation de grande ampleur sur l'énigme de l'existence et de la création.

Pierre d'attente de nouveaux « états des lieux » dont nous espérons la tenue prochaine, ce collectif devait associer une première fois philosophes et littéraires autour de notre question, tant nous nous sommes aperçus du caractère incontournable de l'héritage kantien, fichtéen ou schellingien du romantisme. Ces héritages divers, auxquels il faudrait ajouter l'influence déterminante d'une série de scientifiques, renvoient à une volonté marquée de ne pas manquer la « raison critique », mais de l'intégrer au contraire dans un mouvement de pensée, *conflictuellement* mais *simultanément* philosophique, littéraire et scientifique, et en réalité moins maître de sa destinée que la réception contemporaine ne semble l'être à sa place – destin qui, au fond, ne nous appartient pas tout à fait.

Nous souhaitons remercier Olivier Schefer, maître de conférences à l'Université de Paris-I, pour sa très précieuse collaboration.

Augustin DUMONT
Laurent VAN EYNDE